

Musero Statale di Auschwitz-Birkenau, 2021, 478 pages, 18,99

Le propre des mythes est d'avoir la peau dure. Parmi eux, celui des « Italiani brava gente », que l'on peut traduire par la formule moyennement heureuse de « bon Italien », suit toujours un cours assez tranquille³. Ce n'est pas faute, pour les historiens, de le contrer, mais les imaginaires collectifs ont leurs raisons... Les travaux de Laura Fontana, responsable du secteur relatif à l'Italie au Mémorial de la Shoah, sont de ceux qui contribuent à rendre justice au passé. On lui doit, dans les colonnes de cette revue, la direction d'un dossier en deux volets sur « L'Italie et la Shoah », en 2016 et 2017, de très vaste envergure. Avec *Gli italiani ad Auschwitz*, cette historienne ajoute à l'impératif de connaissances, tant les zones d'ombre demeurent nombreuses, des considérations civiques : elle s'élève contre une tendance mémorielle tenace qui insiste trop lourdement sur la proportion (certes réelle) des Juifs italiens qui échappèrent à la déportation (80 %), ce qui revient à transmettre « une vision partielle et réconfortante de l'histoire » (p. 10). L'héritage antifasciste et la volonté de renforcer la cohésion nationale depuis 1945 inoculèrent avec succès leur dose d'amnésie collective, involontaire ou savamment entretenue.

En Italie, la Shoah fit pourtant près de 9 000 morts. Parmi eux, 8 670 furent déportés depuis la Péninsule ou le Dodécanèse (principalement Rhodes), auxquels il faut ajouter 326 Juifs tués en Italie ou morts en détention, quand ce n'était pas par suicide. Seuls 7 % des déportés survécurent. Dans le cadre de la « Solution finale », 7 800 de ces Juifs furent déportés vers Auschwitz ; le premier convoi quitta la gare romaine de Tiburtina le 18 octobre 1943, et le dernier partit de Trieste le 1^{er} novembre 1944, ce qui fait de cette funeste année une vague tardive, avec des répercussions importantes pour des déportés, souvent peu rompus à l'allemand, qui arrivaient les derniers dans les camps, source de multiples relégations. Mais cela pouvait aussi présenter quelque « avantage », si l'on ose le terme : Laura Fontana cite ainsi l'ouverture de *Si c'est un homme*, où Primo Levi écrit : « J'ai eu la chance de n'être déporté à Auschwitz qu'en 1944, à savoir après que le gouvernement allemand, en raison de la pénurie croissante de main-d'œuvre, eut décidé d'allonger la durée de vie moyenne des prisonniers à éliminer, améliorant sensiblement leurs conditions de vie et suspendant provisoirement les exécutions arbitraires de personnes » (p. 45). Le grand apport de l'ouvrage, qui en constitue l'une des

3 Pour une riche reconstruction, Angelo del Boca, *Italiani, brava gente ?*, Vicence, Neri Pozza, 2005.

problématiques fortes, réside dans l'étude conjointe des déportés politiques italiens à Auschwitz (1 200), soit que ce fût leur premier lieu d'internement, soit après leur transfert depuis d'autres camps comme Dachau, Mauthausen ou Majdanek : cela permet de fertiles comparaisons et une compréhension fine des fonctions et finalités d'Auschwitz à l'aune des différents groupes – d'une même nationalité mais déportés pour des motifs divers ; notons d'ailleurs la place écrasante des femmes au « triangle rouge », signe de ceux enregistrés comme prisonniers politiques (« *Schutzhäftling* », abrégé en « *Schutz* », c'est-à-dire une « détenue de sécurité »). Laura Fontana démontre de manière très convaincante que la catégorie des Juifs déportés apparaît plus « homogène » que celle des déportés politiques aux profils, et surtout aux parcours, bien plus éclatés. D'où l'intérêt de cette analyse comparée, qui aboutit à un « nouveau regard sur l'histoire du camp », loin d'une mémoire surplombante qui a contribué « à aplatir la complexité de l'histoire » (p. 33) en accordant un intérêt insuffisant à la polyvalence d'Auschwitz.

Tout n'est assurément pas nouveau dans ce fort volume qui n'échappe pas aux répétitions, lesquelles ont néanmoins le mérite d'insister sur les idées-forces de la démonstration, car Laura Fontana propose résolument un livre à thèse. Plus dommageable apparaît en revanche la part finalement trop faible de la discussion historiographique, parfois sur des enjeux essentiels comme les rapports entre le fascisme et les Juifs, le rôle du Vatican ou la « banalisation du mal », expression reprise sans plus d'examen. Mais ces légers regrets sont largement contrebalancés par la fiabilité de l'information et la clarté de l'exposition sur des points capitaux (le rôle de la République sociale italienne dans la Shoah, les décisions de Mussolini, notamment sur les camps d'internement de la Péninsule, le poids d'acteurs comme l'« expert » Dannecker, envoyé à Rome en octobre 1943, ou de son successeur Friedrich Boßhammer...). C'est que la première partie du livre pose en fait le cadre solide sur lequel repose la seconde partie de l'étude, très réussie, où la méthode de la microstoria redonne voix aux déportés que l'on suit jour après jour, heure après heure. L'utilisation des témoignages et des citations se révèle toujours excellente ; Laura Fontana replonge donc le lecteur dans cette « mosaïque », où elle s'interroge sur le devenir de l'humain. Elle retrace ainsi, entre autres exemples, la trajectoire de quatre femmes médecins et analyse en quoi leur situation peut sembler privilégiée, s'intéresse au terrible destin des enfants alors que certains d'entre eux (comme les sœurs Bucci) entendaient couramment qu'« à Auschwitz, il n'y avait pas d'enfants » (p. 327) ; enfin, elle propose de très utiles passages sur le travail des déportés dans ce complexe industriel. Ce livre parvient à relever brillamment son objectif : « sauver de l'oubli » (p. 432) ceux qui en sont le sujet. Souhaitons que cette entreprise puisse s'étendre à ce côté des Alpes, par le biais d'une traduction qui serait bienvenue et offre *in fine* une preuve supplémentaire qu'il n'est souvent de bonne histoire qu'à hauteur d'individus.